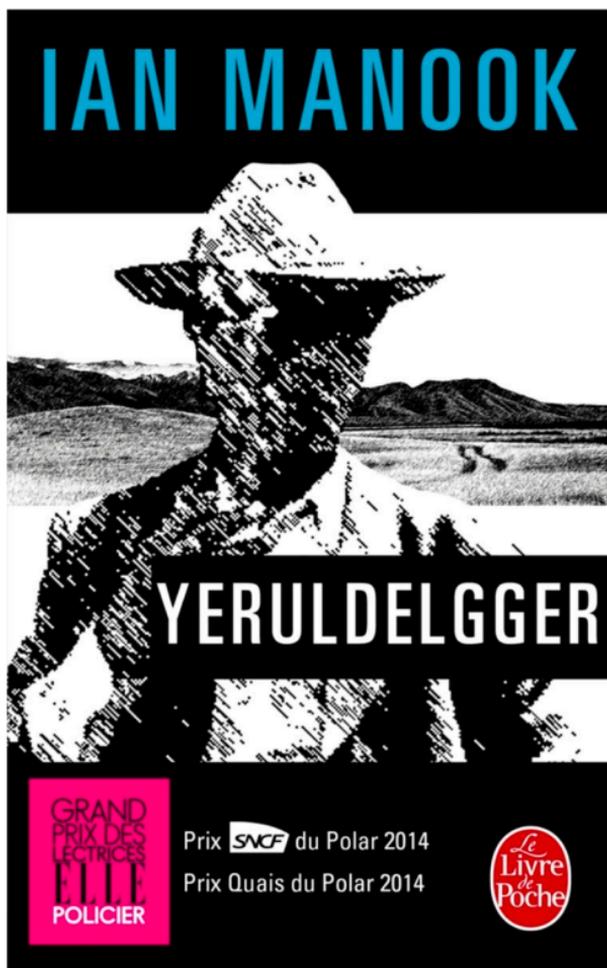


# le Livre de Poche

a le plaisir de vous proposer le premier chapitre de :

## Yeruldelgger

*Ian Manook*



*Le Livre de Poche remercie les éditions Albin Michel qui ont autorisé la publication de cet extrait.*

IAN MANOOK

*Yeruldelgger*

ROMAN

*Avant-propos inédit de l'auteur*

ALBIN MICHEL

## Avant-propos

Mes premières deux cents pages, je les ai écrites à 15 ans, et je n'ai été édité qu'à 65. Pourtant je n'ai jamais cessé d'écrire. Une vingtaine d'histoires au moins. Mais la tentation des voyages, deux sociétés à créer puis à gérer, une famille aimante donc prenante, un peu de nonchalance, et les feuillets se sont entassés n'importe où. Dans des sacs de voyage, entre des bouquins sur une étagère, derrière les chéquiers dans un tiroir...

La belle histoire de ce polar naît en fait d'une tendre colère et d'une douce bravade. Quand notre plus jeune fille a été en âge de le faire, j'ai commencé à lui donner à lire ce que j'écrivais. Trois pages d'un roman d'amour par-ci, huit pages d'un thriller par-là... Zoé lisait, fière, j'espère, ces fragments de moi. Jusqu'au jour où, à 19 ans, elle s'installe à Buenos Aires, en Argentine. Je lui propose alors de continuer à lui envoyer mes éclats d'histoires par courriel et elle refuse. Marre de ne jamais connaître la suite, déçue aussi de voir que je m'arrange de cet abandon littéraire, de cette nonchalance créative. Dans une tendre colère, elle décide donc

de ne plus rien lire tant que je ne suis pas publié. Et moi, dans une douce bravade, je lui réponds que, dans ce cas, je vais écrire et publier deux livres par an, à chaque fois dans un genre différent, et chacun sous un pseudo nouveau. Et il se trouve que j'y ai presque réussi. Un essai sur ma philosophie du voyage et un gros roman picaresque pour la jeunesse en 2011, puis un « roman brésilien », plus littéraire et pas encore publié, et ce polar mongol en 2012. Et voilà que le succès me tombe dessus à l'âge où mes épaules commencent à fléchir. Alors on me demande : pourquoi ce polar ? Et je réponds : parce qu'il était le quatrième sur la liste. J'avais prévu pour 2013 une grande saga historique sur l'Arménie et un « roman de société », mais mon éditeur me demande un autre Yeruldelgger, que j'avais déjà écrit avant même qu'il ne publie le premier. Me voilà donc polardeux pour quelque temps et on m'interroge aussitôt sur mes influences. On trouve dans mon roman des réminiscences de... ou de... ou encore de..., des atmosphères à la ceci, une écriture à la cela... et moi je dois répondre que je n'ai aucune culture du polar. Que j'y suis arrivé par le hasard d'un défi, et que je me suis arrêté à Forsyth, Le Carré et Ludlum. Et encore, dans les années soixante-dix !

Mais comme je deviens un vieux « jeune auteur » qui rafle huit prix des lecteurs en huit mois, dont les prestigieux prix Quais du polar, SNCF du polar, et *Elle*, on s'intéresse soudain. Suis-je ou non mongol ? Moi qui suis un Parisien d'Arménie. Où écris-tu ? Sur mon lieu de travail. Comment ? Sans plan et d'un seul jet. À quelle vitesse ? Plutôt vite, une dizaine de pages par jour. Avec quelle documentation préalable ? Aucune,

sinon mes souvenirs de voyages et de lecture, et quelques vérifications en cours d'écriture. Puis on cherche à me cataloguer : « Ethno-polar », ça me va ? Bien sûr que non, mais « écrivain voyageur » auteur de « polars nomades », oui. Polar, thriller ou roman noir ? Je ne connais même pas la différence, mais romancier, oui ! C'est d'ailleurs ce qui m'a séduit dans l'écriture de ce polar mongol : prendre le temps de développer une intrigue, me faire chahuter par mes propres personnages, évoquer mes voyages. Dans « roman policier », il y a surtout et avant tout, pour moi, le mot « roman ».

Et puis, bien entendu, on me demande la recette du succès. En tout cas, du mien. Alors je donne deux réponses. La première, c'est qu'une bonne intrigue se construit autour de sentiments et d'émotions universels évoqués à travers le récit de destins individuels. Je ne me souviens plus d'où je le tiens, ni qui me l'a appris, mais j'y souscris. La seconde, je la tiens d'un client devenu mon ami et qui exige de mon agence que chacune de nos propositions soit pertinente et inattendue. Si elle n'est que pertinente, elle est banale, et si elle n'est qu'inattendue, elle est hors sujet. Pertinente et inattendue à la fois, une idée devient forte. C'est ce que je me suis amusé à faire de *Yeruldelgger*. Un polar pertinent et inattendu.

Mais la vraie recette du succès, si elle existe, s'expliquerait peut-être par le simple plaisir d'écrire et d'être lu par des lecteurs dont on imagine qu'ils y trouvent à leur tour un certain plaisir. Le même plaisir. Ou un plaisir différent. Un plaisir qui finit par m'échapper, et dont je suis heureux qu'il leur appartienne désormais.

*Ian Manook, novembre 2014.*



## Une sorte de bonheur...

Yeruldelgger observait l'objet sans comprendre. D'abord il avait regardé, incrédule, toute l'immensité des steppes de Delgerkhaan. Elles les entouraient comme des océans d'herbe folle sous la houle irisée du vent. Un long moment, silencieux, il avait cherché à se convaincre qu'il était bien là où il se trouvait, et il y était bien. Au cœur de distances infinies, au sud de la province du Khentii et à des centaines de kilomètres de ce qui pourrait un tant soit peu justifier la présence incongrue d'un tel objet.

Le policier du district se tenait respectueusement à un mètre derrière lui. La famille de nomades qui l'avaient alerté, à quelques mètres en face. Tous le regardaient, attendant qu'il apporte une explication satisfaisante à la présence de l'objet saillant de terre, de travers par rapport à l'horizon. Yeruldelgger avait respiré profondément, malaxé son visage fatigué dans ses larges paumes, puis il s'était accroupi devant l'objet pour mieux l'observer.

Il était vidé, épuisé, comme essoré par cette vie de flic qu'il ne maîtrisait plus vraiment. Ce matin à six

heures on l'envoyait enquêter sur trois cadavres découpés au cutter dans le local des cadres d'une usine chinoise dans la banlieue d'Oulan-Bator, et cinq heures plus tard il était dans la steppe à ne même pas comprendre pourquoi on l'avait envoyé jusque-là. Il aurait de loin préféré rester en ville pour enquêter sur les cadavres des Chinois avec son équipe. Il savait par expérience et par goût de l'adrénaline que la première heure sur une scène de crime était déterminante. Il n'aimait pas trop ne pas y être, même s'il avait toute confiance en l'inspecteur Oyun qu'il avait laissée en charge. Elle savait y faire et le tiendrait au courant si nécessaire.

Le policier du district n'avait pas osé s'accroupir à côté de lui. Il restait debout, à moitié penché, les genoux pliés et le dos cassé en deux. Mais à la différence de Yeruldelgger, il ne cherchait pas à comprendre. Il attendait juste que le commissaire de la capitale le fasse. Les nomades, eux, s'étaient accroupis en même temps que lui. Le père était peut-être un grand-père, le visage plissé par la lumière du soleil sous son chapeau traditionnel pointu. Il portait un vieux *deel* de tissu satiné vert, tout brodé de jaune, et des bottes de cavalier en cuir. La femme était habillée d'un manteau bleu clair et soyeux serré par une large ceinture de satin rose. Elle était beaucoup plus jeune que l'homme. Les trois enfants se suivaient en rang d'oignons, rouge, jaune et vert : deux garçons et une petite dernière. Le commissaire jugea qu'il y avait à peine un an de différence de l'un à l'autre. Toute la famille affichait un air réjoui et de grands sourires qui tranchaient sur leurs visages à la peau rugueuse et rou-

gie par les vents des steppes, le sable des déserts et les brûlures de la neige. Yeruldelgger avait été un gamin des steppes comme eux dans une de ses premières vies.

— Alors, commissaire ? osa le policier du district.

— Alors c'est une pédale. Une pédale de petite taille. Je suppose que tu as déjà vu une pédale, policier ?

— Oui, commissaire. Mon fils a un vélo.

— À la bonne heure, soupira Yeruldelgger, alors tu sais ce que c'est qu'une pédale !

— Oui, commissaire.

En face d'eux, la famille de nomades accroupis en rang d'oignons écoutait leur échange en souriant. Derrière, on apercevait leur yourte blanche, et tout autour la steppe verdoyante ondulée par le vent à perte de vue jusqu'à l'horizon bleu des premières collines. On ne distinguait même pas la piste étroite par laquelle le petit tout-terrain russe les avait bringuebalés jusqu'à la yourte.

Yeruldelgger posa ses puissantes mains bien à plat sur ses cuisses, à la manière des sumos japonais, et rentra la tête dans les épaules pour se forcer à contenir la colère qui montait.

— Et c'est pour ça que tu m'as fait venir ?

— Oui, commissaire...

— Tu m'as fait faire trois heures de piste depuis Oulan-Bator pour une pédale qui sort de terre ?

— Non, commissaire, c'est pour la main !

— La main ? Quelle main ?

— La main sous la pédale, commissaire.

— Quoi ? Il y a une main sous cette pédale ?

— Oui, commissaire, là, sous la pédale, il y a une main !

Sans se relever, Yeruldelgger se tordit le cou pour regarder par en dessous le visage du policier du district. Est-ce que ce type se foutait de lui ?

Mais le visage du policier ne reflétait aucune émotion. Aucun signe d'humour. Aucune trace d'intelligence. Rien qu'un visage respectueux de la hiérarchie et satisfait de sa propre incompetence. Pour éviter d'exploser, Yeruldelgger reporta toute son attention sur l'objet dont la présence prenait maintenant un sens bien plus dramatique. Le bout d'une petite pédale qui dépassait du sol, un peu de travers par rapport à l'horizon, mais avec maintenant une main en dessous !

— Et comment tu sais qu'il y a une main là-dessous ?

— Parce que les nomades l'ont déterrée, commissaire, répondit le policier.

— Déterrée !? Comment ça, ils l'ont déterrée ? s'emporta sourdement Yeruldelgger.

— Ils l'ont déterrée, commissaire. Ils ont creusé autour et ils ont enlevé la terre. Quand les enfants ont aperçu la pédale qui sortait de terre en jouant, ils ont creusé pour la dégager, et en creusant ils ont découvert la main.

— Une main ? Ils sont sûrs ? Une vraie main ?

— Une main d'enfant, oui, commissaire.

— D'enfant ?

— Oui, commissaire, une petite main. Petite comme celle d'un enfant.

— Et elle est où cette main d'enfant maintenant ?

— En dessous, commissaire.

— En dessous ? En dessous de quoi ?

— En dessous de la pédale, commissaire.

— Tu veux dire qu'ils l'ont réenterrée ? Ils ont réenterré la main ?

— Oui, commissaire. Et la pédale aussi, commissaire...

Yeruldelgger releva les yeux vers la famille de nomades aux *deel* bariolés toujours assis en ribambelle contre le bleu saturé du ciel. Ils le regardaient en hochant tous la tête avec de grands sourires pour confirmer le rapport du policier du district. Il se tordit le cou à nouveau pour regarder le flic local par en dessous.

— Ils ont tout réenterré ! J'espère que tu leur as demandé pourquoi !

— Bien sûr, commissaire : pour ne pas polluer la scène de crime...

Yeruldelgger se figea dans son mouvement pour s'assurer qu'il avait bien entendu ce qu'il venait d'entendre.

— Pour quoi !?

— Pour ne pas polluer la scène de crime, répéta le policier du district, une pointe de fierté dans la voix.

— *Pour ne pas polluer la scène de crime !!!* Mais où sont-ils allés chercher un truc comme ça ?

— Dans *Les Experts Miami*. Ils m'ont dit qu'ils regardaient toujours *Les Experts Miami* et que Horacio, le chef des *Experts Miami*, recommande toujours de ne pas polluer la scène de crime.

— *Les Experts Miami !* s'exclama Yeruldelgger.

Il se releva lentement, dans un mouvement chargé de fatigue et de découragement, et chercha des yeux la yourte derrière les nomades qui s'étaient tous relevés en même temps que lui. Il redoutait de voir ce qu'il aurait dû remarquer en arrivant. Il pencha un peu la tête et, sur le côté, derrière le grand-père, il aperçut la large parabole pointée vers le ciel immense et innocent, et quelque part, invisible, l'oiseau métallique de malheur qui déversait toutes ses conneries jusque dans les yourtes du Khentii !

— Par le ciel ! soupira-t-il résigné. Et qu'est-ce qu'ils t'ont raconté d'autre, dis-moi ?

— Rien, commissaire. Ils vous attendaient. Si vous voulez en savoir plus, il faut voir avec Horacio.

— Horacio ?

— Horacio Caine, c'est le nom du chef des *Experts* ! rigola le policier du district en désignant le vieux nomade d'un mouvement du menton.

Yeruldelgger se tourna alors face à lui, front contre front, les yeux dans les yeux, et lui effaça son sourire idiot d'un seul regard furieux.

— Tu lui manques de respect encore une fois et je t'attache par la queue à son cheval au galop, tu as bien compris ?

— Oui, commissaire, s'excusa le policier, penaud.

— Et la tienne, pas celle du cheval !

— De quoi, commissaire ?

— De queue !

— Compris, commissaire.

— À la bonne heure !

Dès qu'il fit un pas dans leur direction, toute la petite famille se raidit dans un garde-à-vous amusé.

Yeruldelgger s'adressa au vieil homme avec douceur en marquant le respect qu'il portait à son âge et à ses traditions de nomade.

— Grand-père, je vais avoir besoin d'une pelle pour le policier et d'un seau pour moi. C'est possible ?

Le vieux nomade le regarda un instant sans bouger. Puis il se tourna vivement vers le plus âgé des enfants et lui fit signe d'aller chercher ce que le commissaire demandait. Dès qu'il les eut récupérés, Yeruldelgger jeta la pelle au policier, qui la rattrapa d'un geste maladroit, et retourna le seau en guise de tabouret pour s'asseoir dessus près de l'endroit d'où dépassait la petite pédale. Il sortit un iPhone de la poche de son manteau et fit signe à l'aîné de s'approcher. Le gamin accourut vers lui tout sourire pour se mettre au garde-à-vous.

— Tu sais te servir de ça ?

— Oui, commissaire !

— De la fonction photo aussi ?

— Oui, commissaire !

— Tu as vu faire ça dans *Les Experts Miami* ?

— Oui, commissaire ! Et dans *Les Experts Las Vegas* aussi, commissaire !

Le gosse était menteur comme un vendeur de bétail et sur le point d'exploser de rire. Yeruldelgger lui montra comment se servir de la fonction photo du téléphone, puis se leva pour donner ses ordres.

— Grande sœur, il va me falloir une grande toile blanche, s'il te plaît. Vous les enfants, vous allez recommencer à creuser comme vous l'avez fait la première fois. À la main et sans aller trop vite, et vous

mettrez la terre sur le tissu que votre mère va rapporter. D'accord ?

Les trois gamins et le grand-père approuvèrent d'un signe de la tête.

— Toi, reprit Yeruldelgger, tu vas prendre des photos. Tu sais compter jusqu'à cinquante ?

— Oui, commissaire ! répondit le même de nouveau hilare au garde-à-vous. Un, deux, trois, quatre...

— C'est bon, c'est bon, je te crois ! Tu comptes cinquante dans ta tête, tu prends une photo, et tu recommences jusqu'à ce que je te dise d'arrêter, d'accord ? Et de temps en temps, je te demanderai de faire une photo en plus de ce qu'il y aura sur le tissu, c'est clair ?

— Clair, commissaire !

— Toi, dit-il en s'adressant au policier, au fur et à mesure qu'ils dégagent quelque chose, tu creuses autour à au moins cinquante centimètres de ce qui apparaît et sans aller trop profond. Tu peux faire ça ?

— Euh... oui... je pense, commissaire.

La jeune femme revint avec un drap blanc. Comme s'il n'attendait plus que ça, Yeruldelgger l'étala devant lui et donna l'ordre de commencer.

Les choses allèrent assez vite. Les enfants creusaient à la main la terre qu'ils avaient déjà remuée et la jetaient sur la toile blanche où Yeruldelgger l'étalait pour l'examiner. De temps en temps, il récupérait du bout des doigts des choses que les autres n'avaient pas le temps de voir et qu'il mettait dans de petites pochettes en plastique transparent qu'il tirait de sa poche. Puis il secouait la toile pour jeter la terre et l'étendait à nouveau sur l'herbe. Très vite le grand-père s'octroya ce dernier rôle, fier d'assister person-

nellement le commissaire, et Yeruldelgger se félicita bientôt du travail de sa petite équipe.

Toute la pédale était déterrée maintenant. On la devinait couverte de caoutchouc blanc antidérapant. Apparut ensuite le pédalier de chrome écaillé et bientôt une partie du plateau dentelé et un morceau de carter en fer rose froissé d'où dépassait un bout de chaîne. Yeruldelgger fit signe à tout le monde d'arrêter et se leva pour observer de plus près. Encore une fois, il prit une profonde inspiration les yeux levés vers le ciel, puis souffla lentement par le nez en se concentrant à nouveau sur sa découverte. Il n'aimait pas ce qu'il voyait. Il n'aimait pas ce qu'il allait devoir en déduire, et encore moins ce qui allait en sortir. C'était un vélo de même. Un petit vélo rose. De fille. Quatre ou cinq ans peut-être, pas plus. De la hauteur du pédalier il pouvait déduire la taille des petites jambes qui l'actionnaient joyeusement. De la taille des jambes, une taille relative de l'enfant, et de tout ça un âge. Une fourchette : quatre à cinq ans. Une gamine. Une petite chose insouciante. Et maintenant un petit cadavre la bouche pleine de terre... Il ne fallait pas qu'il pense à ça. Il devait se forcer à oublier. Se concentrer sur n'importe quoi, mais pas sur ça.

Yeruldelgger reporta son attention sur le pédalier. Le petit vélo était enterré sur le côté. Plus profond vers l'avant, dans une position qui l'intriguait. La forme du carter rose, même tordu comme il l'était, lui donnait un sens pour l'engin. La façon dont la pédale pointait, plutôt inclinée vers l'avant, le confirma dans cette

idée. Il essaya de mieux imaginer les parties encore enfouies sous terre pour en deviner la taille. Quand il pensa en avoir une idée plus précise, il en traça le contour dans la terre avec son talon et ordonna au policier de creuser à partir de cette limite vers le centre. Quelques minutes plus tard, une bonne partie de la carcasse du petit vélo était mise au jour. Yeruldelgger ne s'était pas trompé de beaucoup. Ce n'était pas un vélo, mais un tricycle, ce qui expliquait sa position plus enfoncée vers l'avant. Cette découverte fit monter la colère en lui. Le vélo, c'était déjà le truc des gamins un peu casse-cou qui prennent des risques. Mais un tricycle, c'était vraiment un truc de même ! Si les nomades n'avaient pas menti, il allait trouver là-dessous une enfant morte que quelqu'un avait peut-être tuée, et dont on avait abandonné là le petit corps sans vie. Il ne supportait pas les crimes d'enfant. Même pas l'idée de leur mort !

— Commissaire, là, la main est juste en dessous de ça, dit le grand-père en désignant une sorte de carénage en métal rose.

Yeruldelgger s'agenouilla près du trou et se pencha pour regarder sous le métal qu'un des enfants dégageait encore du bout des ongles. C'était une petite main, sans aucun doute. Une toute petite main tendue vers lui, avec ses doigts à moitié décomposés, comme dans un geste de supplique un peu tordu.

— Ne t'en fais pas, murmura Yeruldelgger, je suis là maintenant, on va s'occuper de toi. Tu n'es plus seule...

Il ne croyait pas à grand-chose, sinon à la paix des âmes. La vie était si lourde à porter et si dure à affronter que selon lui toute âme devait avoir droit à la paix, au

repos et au respect en la quittant. Ce n'était quand même pas trop demander à un Dieu qui laissait les enfants mourir la bouche pleine de terre, non ? Qu'au moins ils reposent, comme disaient si joliment les chrétiens. C'était la seule promesse qui le faisait encore espérer un possible au-delà. L'idée d'y reposer en paix.

— Bon, tout le monde s'arrête. J'ai besoin d'un autre drap. Peu importe la couleur. Les enfants restent à l'écart sauf celui qui continue à prendre les photos. Nous, les adultes, nous allons sortir le tricycle et le poser sur le drap blanc. Ensuite nous sortirons le corps et nous le poserons sur l'autre drap, d'accord ? Après je les emmènerai comme ça à Oulan-Bator, à l'institut médico-légal. Allez, on y va !

C'était un petit tricycle et un tout petit corps. Ils eurent vite fait de les déterrer. Ils posèrent d'abord le tricycle rose sur le drap blanc et Yeruldelgger l'examina de près. Par la force de celui qui avait tassé la tombe et par celle des pluies des terribles orages de l'été qui avaient alourdi le sol, de la terre avait pénétré en profondeur dans les tubulures en métal du cadre et du guidon. Yeruldelgger releva les quatre coins du tissu et les noua au-dessus de l'engin. Il faudrait bien que le labo se débrouille avec ça.

Il finissait de nouer le drap quand les autres sortirent le petit cadavre. Tout recroquevillé comme un enfant qui a peur de s'endormir. Les chairs étaient déjà bien décomposées et une grande partie du squelette apparent. Mais on devinait encore quelques lambeaux de vêtements et des mèches de cheveux blonds et bouclés. Deux doigts de la petite main qu'il avait aperçue dans la terre se détachèrent. Par réflexe, Yeruldelgger

donna l'ordre de faire plus attention et chercha des yeux l'autre main. Les chairs étaient beaucoup mieux conservées. Le petit poing de la pauvre gamine était crispé et serré dans un geste que Yeruldelgger espérait plus de rage que de terreur. Bien qu'à mieux y réfléchir, cela ne faisait absolument aucune différence !

Il leur avait bien recommandé de creuser beaucoup plus large et plus profond et de soulever autant que possible en un seul morceau le corps dans sa gangue de terre. C'est le grand-père qui s'agenouilla près de la tombe pour glisser ses bras et sortir le cadavre. Yeruldelgger comprit que le vieux nomade tenait à le porter comme on porte un enfant dans ses bras. Il y avait dans les gestes de cet homme de l'amour pour le petit être et du respect pour la mort. Il resta un instant immobile, au bord du trou, avec l'enfant contre sa poitrine, et Yeruldelgger crut qu'il priait en silence. Puis l'homme se retourna, fit quelques pas jusqu'à l'autre drap rouge étendu dans l'herbe verte, s'agenouilla, et posa avec douceur et tendresse la petite dépouille au centre du tissu. Ce n'était plus qu'un tas d'os, de lambeaux de peau et de viscères desséchés et souillés d'argile, mais ça avait été une petite tête blonde et joyeuse aux éclats de rire cristallins sur son tricycle rose.

Yeruldelgger avait été surpris de voir la jeune femme ressortir de sa yourte avec un grand drap rouge. Dans tous les enterrements qu'il avait vécus, les corps étaient toujours enveloppés dans des draps blancs. Le grand-père remarqua son trouble et s'approcha de lui.

— Quand la mort n'est pas naturelle, quand elle est accidentelle, les lamas recommandent d'envelopper le mort dans un linge rouge.

— Pourquoi ? demanda Yeruldelgger.

— Parce que les lamas le disent, répondit le vieux nomade avec évidence. Ne t'en fais pas, elle sera bien comme ça, lui expliqua-t-il sans quitter le petit corps du regard. Quand tu seras là-bas, offre-lui un berceau décent. Fais tapisser le fond de vert pour qu'elle y repose comme sur la terre de la steppe, et l'intérieur du couvercle d'un tissu bleu comme le ciel sur la plaine. Et tu feras aussi coller sept petites boules de coton blanc sur le tissu bleu du ciel, au-dessus de sa tête, pour que les sept divinités de la Grande Ourse portent bonheur à son âme pendant son voyage. N'oublie pas : tu l'as arrachée à la terre, la tradition exige que tu la conduises au ciel.

— Tu sais, grand-père, rien n'indique qu'elle soit d'ici.

— Je sais, mais elle est morte ici et elle est toute seule. Alors elle est de chez nous maintenant, et c'est à toi de t'en occuper.

Yeruldelgger regarda le petit vieux. Il avait les mains entaillées par les cordes et le froid, les joues sablées par le vent des tempêtes, les yeux fendus contre les hivers. Il restait là, immobile, à ses côtés, dans son *deel* bien sanglé par une large ceinture, avec ses bottes de cavalier bien plantées dans la terre. Et il n'y avait pas de colère dans ses mots. De cette colère sourde que Yeruldelgger sentait monter en lui à chaque crime odieux qu'il devait affronter, à chaque mort innocente, à chaque vie fracassée. Une colère vengeresse qu'il avait chaque jour un peu plus de mal à contenir, les poings dans les poches, le cou dans les épaules, le cœur dans l'estomac. Mais le vieil homme, lui, ne trahissait rien qu'un calme à la fois profond comme un lac et infini comme la plaine. Yerul-

delgger eut soudain le sentiment étrange que le vieil homme n'était plus avec eux. Il était juste là, comme la steppe, comme les collines à l'horizon, les rochers épars et le vent qui les érodait depuis des millions d'années. Le petit vieux n'était plus un homme, c'était un roc. Plein. Dense. Solide. Chacun s'était arrêté et demeurait immobile dans l'attente de quelque chose, mais lui ne bougeait pas. Le temps semblait suspendu. Puis une brise les frôla, se glissa entre eux, chahuta les herbes bleues, et s'enfuit soudain dans un galop joyeux sur la steppe. Yeruldelgger reçut comme un coup au cœur toute cette liberté de la plaine sauvage aux herbes irisées où couraient des chevaux fous. Quand il sentit la main du petit vieux sur sa manche, ce fut comme s'il tombait d'un rêve.

— Son âme est avec toi maintenant, dit le nomade. Vous vous appartenez jusqu'à ce que tu l'emmènes là où elle doit aller.

— Désolé, grand-père, je vais m'occuper d'elle au mieux, tu peux me croire, mais je ne lui appartiens pas. Je n'appartiens à personne, répondit Yeruldelgger qui n'aimait pas que les mystères s'appliquent à lui.

Il respectait les traditions et croyait à des choses inexplicables. Des influences, des interactions, des sortes d'interférences. Mais il ne s'en voulait que spectateur. Il avait déjà tant de mal à maintenir ensemble tous les fragments du chaos de sa propre existence, qu'advierait-il s'il lui fallait accepter que d'autres forces que sa propre volonté se mêlent d'y mettre de l'ordre ? Sa vie avait glissé dans un néant froid et muet depuis longtemps déjà. Il avait perdu sa petite enfant chérie, puis la femme aimée qui la lui

avait donnée, et il était en train de perdre sa grande fille, qui haïssait tout de lui. Il n'était pas un cadeau.

Le commissaire Yeruldelgger Khaltar Guichyguinnkhen n'était un cadeau pour personne depuis longtemps. Comment pourrait-il accepter que le salut d'une petite âme innocente dépende de lui ?

Il décida de rentrer à Oulan-Bator. Il ne pouvait plus rien faire ici, ni pour la pauvre enfant ni pour la protection des indices. Il n'avait rien avec lui pour protéger les lieux. Il demanda aux nomades de ramasser des cailloux blancs et de délimiter une zone tout autour de la tombe ouverte, à l'intérieur de laquelle personne ne devait pénétrer jusqu'à nouvel ordre. Peut-être que Solongo et son équipe de scientifiques voudraient y avoir accès pour rechercher des indices supplémentaires.

Yeruldelgger se surprit à sourire intérieurement à l'évocation de cette expression. Une seconde, il imagina le grand-père debout, jambes écartées et mains sur les hanches, filmé en contre-plongée, la tête cassée sur le côté, le regard par-dessus ses Ray-Ban miroir et tout rouquin en plus ! Bien sûr que lui aussi regardait *Les Experts Miami* quand il tombait dessus à la télé. Horacio Caine, il connaissait. Lui aussi avait une vie. Encore un peu, le soir, de temps en temps. Entre deux cauchemars.

— Écoute, grand-père, je te promets de faire ce que je pourrai, mais je ne suis qu'un commissaire de la Criminelle. Ma vie consiste à ramasser des cadavres. Je ne peux pas prendre en charge les âmes de tous ceux qui sont morts quand je les récupère.

Yeruldelgger aperçut alors un chien jaune qui avait pénétré le périmètre et grattait la terre fraîche de la

tombe avec une excitation obscène. Quand il le vit attraper dans sa gueule vorace un des doigts tombés du petit cadavre, il saisit un caillou et chassa le chien avec une telle rage et une telle violence que chacun en resta interdit.

— Je comprends, répondit le vieil homme en se tournant vers lui.

Il se hissa un peu sur la pointe de ses bottes, posa ses mains rugueuses de chaque côté des lourdes épaules du commissaire, et le regarda droit dans les yeux. Un large sourire illumina son visage tanné par toutes ces saisons dans la steppe.

— Je comprends, répéta-t-il, mais ce n'est pas toi qui décides. Ce sont les âmes ! Et les trois âmes étrangères que tu as délaissées là-bas te rappellent elles aussi. Ne les oublie pas, elles non plus !

Quand le policier du district guida leur véhicule cahotant jusqu'à la piste, Yeruldelgger aperçut dans le rétroviseur la jeune femme qui bénissait leur route. Elle tenait à hauteur des yeux une petite coupelle qu'il savait remplie de lait de la dernière traite et, d'un geste croyant et respectueux, du bout des doigts, elle en aspergeait les quatre points cardinaux. Malgré le petit cadavre recroquevillé dans son coffre et les corps mutilés des trois Chinois qui l'attendaient à Oulan-Bator, Yeruldelgger ressentit une sorte de bonheur à appartenir à ce pays où on bénissait les voyageurs aux quatre vents et où on nommait les cercueils du même mot que les berceaux. Une sorte de bonheur...